

Christian de Montlibert

Commentaires d'un reportage de 1932-1933 sur « **Les ouvrières de Paris** »

Regards sociologiques n°52

Mettre en relation les pratiques sociales et les situations serait très insuffisant puisque ce serait ignorer tout le travail culturel dont les agents sont à la fois les objets et les sujets. Le monde social, s'il s'enracine dans les formes concrètes qu'ont prises les groupes sociaux, dépend aussi des représentations que ces formes suscitent et des nécessités de leur trouver des fondements. Les représentations, produites dans leur préhistoire par des rapports entre les groupes sociaux, acquièrent, toujours, suffisamment d'autonomie pour fonctionner par elles mêmes. Mieux elles permettent à des groupes d'agents d'y trouver des raisons de vivre et, dès lors, d'intervenir, au nom de ses représentations, pour s'efforcer de façonner une transformation du monde social et de ses structures en conformité avec elles.

Cette étude des représentations du travail des ouvrières de Paris veut porter au jour les catégories que les deux auteurs, Emmanuel Berl l'écrivain et Germaine Krull la photographe, utilisent pour présenter ce monde et mieux comprendre le sens qu'ils attribuent à telle ou telle situation en présentant les explications qu'ils donnent des rapports sociaux tels qu'ils les perçoivent.

Il est particulièrement intéressant, en effet, de reconstituer l'histoire des représentations du travail féminin depuis l'industrialisation du XIX^e siècle¹. Cette histoire montre qu'un certain nombre de ces descriptions et images des femmes au travail viennent de périodes antérieures et ont été reprises, remaniées et, en fin de compte, adaptées à l'univers industriel mais aussi que les descriptions du travail sont toujours porteuses de représentations des rapports masculin/féminin organisées par la domination masculine. Cet article sur un reportage publié en 1932, dans un magazine destiné à un public élargi, se veut un élément de cette histoire.

¹ Voir entre autres : Battagliola Fr., *Histoire du travail des femmes*, Paris, La découverte et Syros, 2000. Dubesset M., Zancarini-Fournel M., *Parcours de femmes/réalités et représentations. Saint –Etienne : 1880-1950*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993. Perrot M., Où en est l'histoire des femmes ?, *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, Communication au colloque d'Aix en Provence, Juin 1975, <<http://ccrh.revues.org/3067> ; DOI : [10.4000/ccrh.3067](https://doi.org/10.4000/ccrh.3067)>; Perrot M., Vies ouvrières, in Nora P., (dir.), *Les lieux de mémoire*, vol.3, *De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, pp.87-129. Schweitzer S., *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Odile Jacob, 2002. Thébaud Fr., *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007. Zancarini-Fournel M., *Histoire des femmes en France, XIXe-XXe siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.



Le magazine VU en 1932

En décembre 1932 et en janvier 1933 le Magazine VU a publié une enquête réalisée par Emmanuel Berl, accompagnée d'un reportage photographique de Germaine Krull, sur **les ouvrières de Paris**. Ce document publié dans six numéros – du mercredi 7 décembre 1932 au mercredi 11 janvier 1933 permet de saisir les représentations qu'une artiste (G. Krull), un écrivain (Emmanuel Berl) et un directeur de presse, (Lucien Vogel), proches des courants socialistes, pouvaient diffuser aux lecteurs².

Le magazine VU est paru de 1928 à 1940. Cet hebdomadaire consacrait une large part aux reportages et, parce qu'il maîtrisait une nouvelle technique de reproduction, donnait la part belle aux photographies. Henri Cartier-Bresson, André Kertész, Brassai, Germaine Krull, Robert Capa, Gerda Taro, Marcel Ichac, Man Ray, Éli Lotar, Laure Albin-Guillot, Bérénice Abbott, Margaret Bourke-White y publieront des photographies³.

Si ce magazine publiait de nombreux reportages sur des événements ou des situations politiques étrangères, il suivait aussi la politique française et n'hésitait pas à faire appel à la publicité. Résolument partisan de l'art contemporain et même de l'avant-garde, le magazine soutiendra le courant constructiviste russe (El Lissitzky en particulier). Politiquement, le magazine était plutôt partisan d'une politique de gauche jusqu'en 1936.

La trajectoire de Lucien Vogel son fondateur le fait mieux comprendre. Participant au mouvement, très actif au début du XXe siècle, de création d'organes de presse, Vogel a lancé différents magazines avant de réaliser VU. Opposé à la « bourgeoisie française conservatrice », très hostile au nazisme et au fascisme, proche des courants les plus à gauche de la SFIO - tendance Marceau Pivert-, il soutiendra résolument le Front Populaire et, en 1936, les républicains espagnols⁴; ces prises de position entraîneront son éviction de la direction du magazine. En effet les industriels retirèrent leurs publicités. Comme l'écrira Gisèle Freund « la fureur des commanditaires était à son comble »⁵. Vogel fut remplacé par Alfred Mallet qui sut retrouver les bonnes grâces des annonceurs. Lucien Vogel devint membre du comité de rédaction du journal de la CGT *Messidor*⁶, ce qui témoigne, on ne peut mieux, de la permanence de ses convictions. Pour réaliser l'enquête sur « *Les ouvrières de Paris* » Lucien Vogel fit appel à Emmanuel Berl et Germaine Krull.

² Berl E., *Les ouvrières de Paris*, VU, 1932, n°247, pp.1925-1929.

Berl E., *Les ouvrières de Paris*, II, VU, 1932, n° 248, pp. 2011-2014.

Berl E., *Les ouvrières de Paris*, III, VU, 1932, n° 249, pp. 2047-2051.

Berl E., *Les ouvrières de Paris*, IV, VU, 1932, n° 250, pp. 2079- 2082.

Berl E., *Les ouvrières de Paris*, V, VU, 1933, n° 251, pp. 13-15.

Berl a publié un sixième article dans le numéro 252 auquel je n'ai pas eu accès. Ce numéro est consacré aux distractions de l'ouvrière parisienne.

³ Frizot Michel, Veigy Cédric de, *Vu, le magazine photographique (1928-1940)*, Paris, éditions La Martinière, 2009

⁴ Leenaertz Danielle. *Petite histoire du magazine VU (1928- 1940). Entre photographie d'information et photographie d'art*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang.

⁵ Freund Gisèle, *Photographie et société*, Paris, Le Seuil, 1974.

⁶ Leenaertz Danielle, Op. Cit.

Emmanuel Berl (1892-1976) était, à l'époque, plutôt proche des idées socialistes. Écrivain, lié, au début de sa carrière, aux surréalistes, dont André Breton, avec lesquels il rompra ultérieurement, il participa avec Bertrand de Jouvenel et Pierre Mendes-France à la rédaction d'une revue nouvellement créée *Les cahiers bleus* de Georges Valois (dont les idées proudhoniennes l'emportent, à l'époque, sur l'adhésion aux thèses maurrassiennes, qui viendra plus tard.). Il fut très actif dans le lancement d'un hebdomadaire favorable au Front Populaire *Marianne*. Très pacifiste, comme beaucoup de cette génération marquée par la Première Guerre Mondiale, il fut partisan des accords de Munich. Toujours par pacifisme il rejoignit, brièvement, en 1940, le gouvernement de Pétain qu'il quitta dès 1941 pour se réfugier en Corrèze où André Malraux le rejoindra. Là, il se consacrera désormais à la littérature.

Germaine Krull (1897-1985), de son côté, a participé aux luttes révolutionnaires de 1919 en Allemagne. Condamnée pour menées révolutionnaires au sein de la « République des conseils de Bavière », (mai 1919), elle s'enfuit à Berlin qu'elle quittera devant les menaces nazies. Que ce soit à Berlin, à Paris, au côté de la première armée française en 1944, en Indochine ensuite auprès du peuple vietnamien, elle a été une photographe « engagée » contre l'exploitation capitaliste, le nazisme et le colonialisme et une féministe convaincue⁷.

L'enquête sur « les ouvrières de Paris » fut dédiée à Louis Guilloux. Une telle dédicace laisse bien voir les orientations des auteurs de l'enquête. En effet Louis Guilloux (1899-1980) a publié en 1927 *La maison du peuple* qui traite des conditions d'existence des membres des classes populaires –son père était cordonnier et lui-même n'a pu accéder au lycée que grâce à une bourse. Vers 1932, au moment de la publication de l'article d'Emmanuel Berl et de Germaine Krull, Louis Guilloux écrit dans le journal *Le Peuple* journal de la CGT de l'époque. En 1935 il rejoignit le congrès mondial des écrivains antifascistes et participa à la création dans les Côtes-du-Nord du « Secours rouge » qui vint en aide aux réfugiés républicains espagnols.

Enfin pour bien comprendre les représentations véhiculées par VU, il faut savoir que l'année 1932 est marquée par une hausse du nombre de chômeurs : environ 16 % de la population est sans emploi. Faisant suite à la crise de 1929 l'activité économique est en fort recul. Dans ce contexte les ligues d'extrême droite se font entendre (particulièrement les Croix de Feu). La vie politique est particulièrement agitée : quatre Présidents du Conseil (radicaux et proches de la SFIO) se suivent durant l'année 1932.

Une catégorisation très large

La manière de classer les situations professionnelles des femmes, dans ce reportage, est très différente de celle qui prime aujourd'hui : les auteurs enquêtent aussi bien auprès des ouvrières d'usines et de manufactures que dans des petits ateliers artisanaux, aussi bien sur les situations des perlières, fleuristes, plumassières, corsetières, cousettes, couturières que sur les téléphonistes et les mannequins, les vendeuses de grands magasins, les coiffeuses et les dactylographes. Cette énumération, pourtant, n'est pas un inventaire à la Prévert mais possède une logique : toutes ces professions ou situations professionnelles sont définies par un rapport de domination. La situation des mannequins est, à ce titre, exemplaire. Emmanuel Berl et Germaine Krull s'interrogent : sont-elles encore des « ouvrières » alors qu'elles ont de bons salaires, qu'elles portent de belles robes, qu'elles ont un mode de vie qui les amène à fréquenter les lieux les plus mondains de Paris ? Ils donnent une réponse positive à cette question car, pour eux, les femmes mannequins sont soumises à un rapport très strict de domination de la part des maisons de

⁷ Une exposition de son œuvre photographique s'est tenue à Paris, au musée du Jeu de Paume en 2017. <<http://lemagazine.jeudepaume.org/2015/07/germaine-krull-un-parcours-de-lexposition/>>

couture. Toutes les femmes qui occupent ces emplois sont donc insérées dans un rapport de subordination qui les fixe dans la « classe ouvrière ».

Les conditions et les environnements de travail

Les risques d'accidents sont au premier plan des ouvrières d'usine : « à chaque éclaboussure [d'un produit pour isolants] une plaie douloureuse et mauvaise », « l'usine sue le danger ». Dans un atelier de peinture «elles tiennent le pistolet d'où s'exhale avec violence une vapeur gluante, noire et nocive. Elles ont les cheveux protégés par un linge mais les mains complètement recouvertes de peinture » ; ailleurs « un doigt coupé, encore un doigt coupé, encore un doigt coupé. »

Mais il ne faudrait pas croire que les ouvrières des petits ateliers artisanaux échappent à ces risques. Là aussi le corps est menacé. Ainsi les fleuristes (de fleurs artificielles) risquent-elles les brûlures mais surtout les durillons « à force de tirer sur l'apprêt de l'étoffe les cals viennent aux mains qu'ils rendent douloureux ». Aussi certaines ont-elles près d'elles un petit flacon de glycérine pour en enduire leurs mains.

Ouvrière sur une presse



Les perlières souffrent de douleurs aux yeux « l'attention perpétuelle à l'émail bouillant brûle leurs yeux qu'aucune lunette ne protège ». Les nacreuses travaillent avec de l'éther et de l'amyle, aussi est il « impossible d'y tenir trois minutes sans suffoquer ».

Les perlières et les nacreuses opèrent avec des brûleurs dans un atelier ouvert au vent : « la chaleur congestionne leur visage et elles restent dans ce courant d'air froid. Les bronchites abondent. » « Les vapeurs de benzine et la poussière de la plume sèchent la gorge » des plumassières ; nombre d'entre elles « sont visiblement tuberculeuses. Le métier rend pulmonaire.

Les perlières et nacreuses



Dans l'univers de la couture et de la mode les dangers physiques sont moindres par contre les risques



de « *tension nerveuse* » sont plus importants. Cette tension peut être causée par les transformations de la mode qui change radicalement la manière de s'habiller (la disparition du corset) ou par les modifications saisonnières de l'esthétique féminine. Que « *les femmes [soient devenues] hostiles au corset* » a suscité une angoisse considérable devant les risques de chômage : « *années difficiles, la corporation souffrit beaucoup...* ». Le début des saisons de la mode « *qui ne coïncident pas* » avec les saisons (« *l'hiver dans la couture commence fin septembre, l'été en mars* ») suscite une nervosité exceptionnelle : « *les mannequins, debout depuis huit heures devant la modéliste qui allonge, raccourcit, ourle, épingle, échancre leurs robes, sont à bout de nerfs. Le directeur crie. Les premières trépignent. Les cousettes transpirent... dans cette odeur dense de travail, de chaleur de toile, de nervosité... [S'entend] « la sordidité des criailleries et des disputes ».*

Les grands magasins. L'univers des vendeuses de grands magasins, des dactylographes, des coiffeuses suscite de tout autres commentaires de la part d'Emmanuel Berl et un autre type de phonographies de la part de Germaine Krull. Du côté des vendeuses tout cherche à procurer l'illusion de l'ouverture. « *Monde enchanté qu'illumine un soleil permanent, et où le retour régulier des mois ramène les étoffes claires après les étoffes sombres, les costumes de plage et les parasols après les costumes de skis et les arbres de Noël, les chapeaux de paille après les chapeaux de feutre, les peignoirs éponge multicolores après les manteaux de fourrure.* »

Après ce passage lyrique, Berl rappelle que derrière ce monde se cachent la discipline la plus stricte, les faibles salaires, les contraintes imposées par les afflux de clientèle.

L'apparence et le sourire dominant et imposent leurs exigences ; il n'est plus question de fatigue (liée à la position debout par exemple) ou de tension nerveuse mais de présentation de soi strictement définie par le grand magasin : « *son uniforme fait l'objet de circulaires qui déterminent la couleur de sa robe, la coupe de ses cheveux, parfois la longueur de ses jupes, les fards qui lui sont permis et ceux qui lui sont défendus.* » Les dactylographes rencontrent elles aussi des problèmes avec leur allure : autant les vendeuses se doivent d'être avenantes autant les dactylographes ne doivent pas exhiber leur « *plasticité physique* » car les employeurs « *voient dans la beauté une promesse de malheur. Aussi redoutent-ils les plus jolies dactylos et craignent les rivalités qu'elles suscitent, l'influence qu'elles prennent et le temps qu'elles font perdre.* »

L'univers de l'usine. Autant l'univers du grand magasin est joyeux et lumineux, autant l'univers de l'usine, tel qu'il est décrit par Emmanuel Berl, est sinistre et sombre, Du côté de l'usine les quartiers sont « *tellement anonymes qu'ils se situent plutôt dans le temps que dans l'espace.* » « *Le soleil disparaît derrière le mur de droite. Il n'éclaire la rue qu'une heure par jour.* » Dans l'usine « *presses hydrauliques, soudeuses autogènes, cubilots* » transforment les bras des femmes « *en bras de luttteur* ». « *Les énormes machines étalent, respectueusement distantes l'une de l'autre, leurs masses de pachyderme et remuent leurs mâchoires d'acier...* ». Dans la manufacture d'enveloppes même si on voit « *une forêt de courroies* » ... « *les machines demeurent tout à fait rudimentaires actionnées par un simple mouvement de pédales.* » Dans les ateliers d'artisans « *la crise augmente encore cette impression d'irréel, à quoi suffirait pourtant les escaliers boiteux, les cours minuscules, les fenêtres absurdes, les poêles 1880* ». « *Autour de ces appartements sans chaleur, sans lumière... autour de ces ateliers aux rez-de-chaussée sans cave qui suintent d'humidité, la mort rôde* ». Dans un atelier de perlières on voit « *à droite la porte d'entrée qui ne joint guère, à gauche une porte toujours ouverte qui donne sur une petite cour. Le courant d'air est donc continu* ». L'atelier est dans ces conditions « *glacial* ». On le voit l'environnement des ouvrières n'est, tel que le décrit Emmanuel Berl, guère accueillant.

Les conditions de vie,

Si les conditions de travail et les environnements présentent des différences entre les ouvrières et les vendeuses, les conditions de vie unifient cette population. D'abord les salaires sont inférieurs au coût de la vie. Emmanuel Berl se livre à une comptabilité aussi précise que celle que Maurice Halbwachs - à qui le récit de VU semble emprunter souvent - élaborait pour rendre

compte des conditions d'existence ⁸. Le coût du loyer, de la nourriture, des transports, des vêtements de travail, des souliers, d'une paire de bas, de la toilette sont soigneusement évalués. Et Berl d'en conclure, comme les organisations syndicales le répétaient à l'époque, que « *six à sept cents francs sont indispensables. Or son salaire est fréquemment inférieur à 650 francs par mois surtout si on en déduit la cotisation aux Assurances sociales* ».

Ensuite la nourriture laisse le plus souvent à désirer. Certaines ouvrières mangent au réfectoire de l'entreprise ce qui a « *un inconvénient majeur : celui d'être inclus dans l'usine ou dans la maison [où se trouve l'atelier]. Or l'atmosphère du réfectoire est la même que celle de l'atelier. Ni les têtes ne changent, ni la couleur des affiches, ni l'esprit des règlements.* » Le deuxième inconvénient tient au volume de nourriture servi : « *les prix restent bas mais au fur et à mesure que le temps passe, les portions tendent à diminuer. Le supplément proposé d'abord comme un luxe devient une règle, une nécessité. L'ouvrière ou bien sort de sa tables sur sa faim ou bien finit par payer six à sept francs le déjeuner qui devrait lui coûter 4fr50* ». Comme les réfectoires sont peu nombreux « *l'ouvrière mange dans un coin de l'usine ou à la table d'un Biard⁹ les provisions qu'elle apporte dans un cabas, un morceau de pain, du fromage, de la charcuterie... l'heure du déjeuner s'écoule morne et creuse.* » Emmanuel Berl utilisera l'opposition entre les ouvrières et les vendeuses pour noircir un peu plus la situation des premières. À l'inverse des ouvrières, en effet, les vendeuses, les employées de bureau et les artisanes peuvent déjeuner « *dans des restaurants populaires et aux bars automatiques. Là, au contraire on trouve une atmosphère de joie* ».

Le logement, enfin, « *est, sans nul doute, l'indice le plus pénible de sa pauvreté.* » Emmanuel Berl distingue plusieurs types de logement : « *le pire est la chambre d'hôtel* » ; autre possibilité : « *la vieille maison près de la Chapelle, dans le faubourg Saint-Denis, dans le faubourg Saint-Martin : l'eau manque, les water-closets sont infects. il n'y a point de chauffage* ; l'ouvrière peut aussi habiter un logement moderne : « *une grande caserne dont le concierge est l'adjutant –chef. Tous se sentent perdus dans cet anonymat* » d'autant plus que « *dès que le soin se relâche, dès que les jointures se mettent à jouer* » la mauvaise qualité de ce logement moderne apparaît crument. De plus, comme ces logements ont été construits dans des banlieues éloignées, « *elle[l'ouvrière] ne sera plus jamais chez elle. Les moyens de transport absorberont le plus clair de son temps.* »

L'exploitation patronale

La domination patronale occupe une place centrale dans les analyses que mène Emmanuel Berl. Elle s'exerce d'abord par la faiblesse générale des salaires « *l'une d'elle me montre son carnet de paie : 45 francs la semaine passée, 53 francs la semaine d'avant. Je dois remonter à six mois en arrière pour trouver une paie de 97 francs. Et elle loge en banlieue. Il faut déduire le frais du transport.* » Le thème des salaires très en dessous du coup de la vie est récurrent. Emmanuel Berl insiste sans cesse sur ce point qui d'ailleurs sera central dans le déclenchement de la grève massive de 1936 et dans les négociations qui s'ensuivront pour leur hausse. Le deuxième point sur lequel insistent Berl et Krull concerne les conditions de travail que la diminution de la durée de la journée de travail et la mise en place des congés payés, décidées dans les accords Matignon ne changeront pas mais au moins compenseront partiellement.

⁸ Halbwachs M., *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*, Paris, Félix Alcan, 1933.

⁹ Biard était un café célèbre à l'époque.

Tout le reportage montre, en effet, que la domination profite surtout des conditions de travail imposées : dans l'usine d'isolants « sept sur dix ont le bras abîmé, à chaque moule cassé une semaine de mise à pied. Les ouvrières travaillent leur canette de bière à côté d'elles. « Quand elles ont trop chaud, elles boivent une gorgée de cette bière tiédie puis reprennent la coulée dangereuse ». Dans un atelier de manufacture « elles sont trop lassées vraiment. L'une d'elles est si fatiguée, si découragée qu'elle étale sa colle à même le dos de sa main gauche. Evidemment c'est plus commode on économise le trajet de la main droite du pot de colle à la plume mais la main devient monstrueuse ».

Dans l'atelier des perlières les conditions de travail sont aussi très dégradées mais la domination s'exerce autrement : le patron les laisse libre d'aller et venir comme elles le veulent : « cela ne nous regarde pas » dira le patron. « Elles travaillent ici mais nous les supposons chez elles. Nous les payons aux pièces. Voilà tout ». La même technique est utilisée par le patron d'un atelier de nacreuses « vous savez je les laisse très libres. Si elles veulent aller chercher du lait, je ne les empêche pas ». De

fait il considère que le lait peut être un contre poison aux produits chimiques qu'elles respirent mais, comme ajoute Berl, « il ne leur paie pas le lait, et l'ouvrière étant aux pièces, le temps de la course vient en déduction du salaire. La liberté qu'il leur laisse n'est pas très onéreuse. »



Une chaîne de montage.



Dans l'univers de la mode, des grands magasins et des bureaux, la dépendance, qui se constitue sous la forme d'une chaîne, est aussi très active : « dépendance de la seconde vendeuse à la première, de la première au chef de rayon » et ainsi de suite.

Mais la domination externe se double souvent d'une domination plus intériorisée. Dans l'usine, les ouvrières sont « contentes... toutes chantent les louanges de l'usine : une usine si propre... on est toujours à la repeindre ». Si elles aiment tant leur usine et leur patron c'est qu'« elles ont peur qu'on leur retire les machines » [« sous la pression des hommes »] et que, jusqu'alors, le patron s'y est refusé. Dans la mode le processus

d'acceptation de la subordination est différent. Certes la responsable de l'atelier ou de la cabine d'essayage impose d'autant plus son autorité qu'elle représente au mieux les intérêts du directeur qui, d'ailleurs, l'a choisie pour cela, et, ainsi, ceux de la « Maison » [de couture], mais la subordination s'installe surtout dans l'acceptation des spécificités de cet univers. « Chacune a son rôle, son costume, son type physique. » « La Maison d'abord... elle absorbe peu à peu les femmes qu'elle englobe, qu'elle sépare du monde extérieur... la première qualité pour « réussir dans la couture » c'est l'aptitude à se laisser prendre par elle. » Quant aux mannequins, elles aussi font un « travail dur, de plus en plus dur car les maisons diminuent leur personnel et multiplient les défilés ». La « Maison » les gouverne totalement. « Elle leur impose sa morale, le respect de la mode, la distinction de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas, la hiérarchie des objets, des endroits, des marques, des personnes, elle les maintient dans un système de vanité dont elles ne s'évadent pas ». Une enquête récente montre que cette domination est en quelque sorte un invariant de cet univers de la mode : on y apprend vite que le travail consiste à « se montrer », à « se mettre



en scène». Le capitalisme de l'univers du luxe accapare la subjectivité, les émotions, exige une construction de soi extrême et absorbe le temps personnel¹⁰.

Le travail du mannequin

La menace du chômage est aussi un des moyens permettant d'assurer la domination patronale sur les « ouvrières de Paris ». « *Ménilmontant, Belleville, La place d'Italie, Le Marais, sont pleins d'artisans que le chômage décentre... leur métier est déjà peu de chose. Que reste-t-il quand il vient à manquer ? Anonymes devant les possibilités fuyantes d'un travail sans forme, elles errent de l'office de placement aux musettes, dans*

une misère pour laquelle tout est concevable et rien réel ». Le risque de chômer affecte aussi bien les ouvrières d'usine, que les ouvrières des manufactures, les artisanes des petits ateliers que les cousettes ou les vendeuses des magasins. La crainte, que « *la lèpre du chômage* » engendre, comme le dira Roger Franck dans un numéro ultérieur de VU, (en 1933), *domestique le salariat* ».

Pourtant cette domination n'est pas sans failles. Même si, dans les articles d'Emmanuel Berl, il est notable qu'il n'y ait, nulle part, la moindre allusion à des syndicats, il faut rappeler que les ouvrières vont participer activement aux grèves de 1936 que ce soit dans les usines ou dans les grands magasins¹¹.

Mais l'acceptation de la domination patronale subie, en échange d'un salaire, peut, d'une certaine façon, être, la contrepartie d'un accès à plus de liberté et d'indépendance. « *Avant que je travaille ici, dit une jeune soudeuse, mes parents ne voulaient jamais que je sorte. Maintenant elle a droit au musette ; elle peut retrouver les amis qu'elle veut ; elle gagne sa vie* ».

Les jeunes vendeuses échappent, (elles - seules, peut être et temporairement sans doute), à ces contraintes lorsqu'elles contribuent à diffuser le « type parisien ». Les commentaires de Berl rejoignent à ce moment les propos de Maurice Halbwachs sur l'organisation de la ville¹². Pour Berl, Paris est divisé en villages, séparés les uns des autres, « *de gros villages où les gens se connaissent et ne quittent guère leur quartier* ». Or les jeunes vendeuses, sensibles à tous les artifices de la mode, réunissent tous les quartiers. Ne vont-elles pas « *de Bagnole au boulevard Haussmann ?* ». « *Comme elle relie les quartiers, elle relie aussi les castes ; elle prendra le vendredi un verre de Dubonnet avec un ouvrier du bâtiment, son voisin, et le dimanche montera sans aucune timidité dans la voiture du jeune bourgeois qui l'emmène à Barbizon* ». Grâce à elles les ornements se répètent « *sur la diversité des femmes et des quartiers* ». Ainsi elles répandent à travers tout Paris « *une efflorescence nouvelle* » qu'on a baptisée « *la Parisienne* ».

¹⁰ Mensitieri M., *Le plus beau métier du monde. Dans les coulisses de l'industrie de la mode*, Paris, La Découverte, 2018.

¹¹ Couteaux M., *Les femmes et les grèves de 1936. L'exemple des grands magasins*. Paris VII, maîtrise d'histoire, sous la direction de Michelle Perrot. 1975.

¹² Halbwachs M., *La population et le tracé de voies à Paris depuis cent ans*, Paris, Cornély et PUF, 1928.

Reste que cette domination patronale s'appuie sur une division sexuelle de travail qui - hors les travaux d'usine qui ont été confiés à des femmes durant la première guerre mondiale (et dont elles sont partiellement chassées) - conduit à les employer, principalement, dans les métiers de la mode, de la couture, des soins du corps et de la vente, compétences « féminines » par excellence !

La domination masculine

Cette domination patronale, insérée dans des rapports masculin/féminin, se redouble d'une domination masculine qui limite vite l'indépendance durement gagnée. Sur le lieu de travail et hors travail. Ainsi, sur le lieu de travail les ouvrières se sont opposées aux hommes qui ont voulu récupérer l'emploi qu'elles occupaient. « *Ils voulaient que les femmes leur rendent les places qu'elles avaient conquises pendant qu'ils étaient partis à la guerre* ». Le patron a cédé, il a licencié 4300 ouvrières sur les six mille qu'il employait. Bien qu'il regrette d'avoir perdu l'avantage financier d'une paye moins élevée pour les femmes que pour les hommes, la sauvegarde de l'investissement en capital fixe l'a emporté. « *Les ouvriers lui ont fait peur pour ses machines* ». Pire, les ouvriers continuent de mener la vie dure aux ouvrières qui restent dans les usines : « *vestiaires pillés, disputes fréquentes, réceptionnaires de mauvaise foi qui refusent l'ouvrage sous des prétextes futiles. Le chômage, la peur du chômage, rendent l'homme et la femme ennemis.* »

La vie hors travail est aussi difficile. D'abord les conditions salariales les conduisent à être toutes ou presque mariées : « *on est toutes mariées, dira une ouvrière de la plumasserie, on ne pourrait pas vivre si on ne l'était pas* ». Que le salaire de la femme soit le plus souvent considéré comme un salaire d'appoint par l'employeur y contribue fortement. Une sorte de cercle vicieux s'est instauré. Les employeurs versent de faibles salaires aux femmes ; ce qui les oblige à se marier ; dès lors leur salaire est considéré comme un salaire d'appoint ; dans ces conditions les employeurs ne se sentent pas tenus d'augmenter les salaires des femmes.

Le mariage est souvent lié à un habitat en banlieue qui contraint à des horaires minutieusement agencés : « *Que signifient leurs mariages ? Presque les trois quart habitent la banlieue. Elles se lèvent à cinq heures. Coulent le café, prennent le train puis le métro, arrivent à huit heures, déjeunent dans l'atelier d'un morceau de pain, d'un bout de pâté de foie, sortent à six heures, rentrent chez-elles passé sept heures...* »

Mais surtout le mariage, cette nécessité « *pour vivre* » représente pour elles une surcharge de tâches. « *Sauf exception l'ouvrière y est bonne à tout faire* » ; « *Sa journée finie l'homme fini, au lieu que la femme doit nettoyer son intérieur, faire la lessive, soigner l'enfant, rapetasser le linge, aller aux provisions, mettre à cuire la soupe, laver la vaisselle* ». Cette double journée de travail n'est pas compensée par de petits plaisirs : « *l'ouvrier déjeune dans les petits restaurants. Il n'y mange pas toujours très bien mais il s'y plaît. Il y trouve une détente* »... mais « *l'ouvrière, elle, ne déjeune pas au restaurant... l'heure du déjeuner s'écoule morne et creuse* ». C'est qu' « *elle constate le manque d'argent, qu'elle doit se débattre avec les fournisseurs, objecter toujours « c'est trop cher » aux plaisirs chétifs* ».

Reste que le mariage a une compensation. Si, à l'extérieur, elles sont dominées, à l'intérieur de leur foyer elles dominent. Berl observe que l'ouvrière « *est prise par des idées de propreté et de convenance... le ménage devient un instrument par quoi elle assouvit son sadisme sur les autres. Le mari n'aura pas le droit d'entrer dans la cuisine sans avoir retiré ses chaussures cela salirait le carrelage* ».

La féminité et les rêves d'évasion

Les modalités d'objectivation du genre occupent une grande place dans les photographies de Germaine Krull qui ont été retenues pour illustrer l'article. Ainsi sur 49 photographies, 23

traitent des gestes de travail (soit 47%), 10 autres photographies portent sur les environnements (soit 20%), 4 photographies traitent de poses de groupes (les midinettes, les cousettes, les ouvrières), 13 représentent des jeunes femmes souriantes (soit 25%). Le sourire, spécificité des femmes au travail,¹³ est donc très présent.

L'expression de signes de féminité est, elle –aussi, souvent présente dans le texte de Berl. Il s'interroge sur les ouvrières d'usine : « *sont-ce encore des femmes ?* » La réponse implicite de Berl est négative puisqu'il ajoute que dans tout un atelier il a rencontré « *seule, une italienne, aux dents très blanches, à la figure très ronde, aux yeux très noirs, [qui] conserve encore sa féminité* ». Il en accuse les conditions de travail qui font à l'une des « *bras de lutteur* » (et non de lutteuse), à l'autre « *des paupières de vieilles femmes* ». La dureté de la vie peut s'en mêler comme pour cette piqueuse « *qui a un beau visage arrondi de vénusienne, des dents très blanches promises au rire mais dont la tristesse éteint ses yeux* ». Le pire étant « *cette chevelure terne, hirsute, empennée. Il est clair qu'elle a renoncé à tout* ».

Si l'usine et les ateliers défont la féminité ce n'est pas le cas de certaines manufactures : dans une entreprise de pliage de papier où le travail se fait encore à la main : « *c'est du travail pour les femmes car les femmes aiment le papier, les lettres, la poste restante* » (sous entendu pour les lettres d'amour). Ici « *les ouvrières sont beaucoup plus élégantes*... « *Même à l'intérieur de l'usine. Presque toutes ont les lèvres fardées, les visages poudrés* ». Le grand magasin, lui, favorise plus encore « *la coquetterie* ». D'ailleurs « *les vendeuses si pauvres soient-elles n'oublient jamais leur féminité* ». Pour en parler Emmanuel Berl devient lyrique en reliant femme et chiffon « *elles ne sortiront pas du magasin sans corriger par un bout d'étoffe claire ce que leur uniforme a de trop sombre, un pull-over qu'elles enfilent, un petit col rose ou bleu qu'elles gardent dans leur sac et qui égaye leur robe noire, une ceinture à boucle vive* ».

Soumises à la discipline de l'usine ou de l'atelier, prises dans les tâches quotidiennes du ménage, contraints par les transports il ne reste plus que l'imaginaire et la rue comme espaces de liberté. « *Chacun pris dans une mécanique aussi rigoureuse que la mécanique de l'usine, de la maison de couture ou du grand magasin, que reste-il comme lieu de liberté ? La rue.* » De là ce grand amour de la rue qui fait peut-être l'essentiel de l'ouvrière parisienne. Retrouvant les analyses de Maurice Halbwachs sur l'amour de la rue comme spectacle gratuit, Berl note que, à l'inverse des bourgeoises, « *l'ouvrière vit dans une perpétuelle découverte de Paris. La rue est l'espace de son aventure, le prétexte de sa curiosité, le mirage de son espérance... Dans la rue elles ne sont soumises ni à la fatalité du travail ni à la fatalité familiale, ni à la fatalité du ménage...* »

En dehors de la rue, reste l'imaginaire. Les commentaires de Berl laissent aussi une grande place à l'amour et aux rêves d'amour. « *D'abord, écrit Berl, elles se trouvent dans le malheur elles ne se trouvent pas sous la fatalité. il y a toutes les possibilités de roman que les livres de chez Tallandier et le cinéma leur étalent. C'est une petite vendeuse que, dans une série considérable de volumes, le marquis, le comte, le vicomte épousent au dénouement. C'est une petite vendeuse que le lord anglais de « Paris-Méditerranée » emmène sur la Côte d'Azur. Il l'emmène par erreur c'est entendu mail il l'épouse quand même. Elle est, à son comptoir, devant un flot de gens qui passent et dont peut surgir n'importe quel destin... [Comme dans un rêve] le prince charmant saute de sa Rolls Royce et murmure « je vous aime Mademoiselle ».* Faute de se réaliser, dit Emmanuel Berl, les rêves d'amour font l'objet de lectures. Ainsi décrit-il la dactylo qui, dans le train de banlieue, lit un roman, « les aventures d'Huguette », qui raconte les amours d'une vendeuse séduite puis abandonnée par un « mauvais garçon », rencontrant dans la maison de santé où elle est soignée un jeune alpiniste qui se révèle être un homme du monde. « *Mais l'épousera-t-il ? Nous ne le saurons pas avant l'arrêt du train et le retour à Bécon-les-Bruyères* ».

¹³ Pinto J., Une relation enchantée ; La secrétaire et son patron, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1990, vol.84, n°1, pp. 37-48.

De la description à l'interprétation

Le travail de Germaine Krull se révèle, lui aussi, marquée par une certaine ambivalence. C'est à la fois un travail qui montre, fait voir, dans les photographies de travail et d'environnements de travail (ouvrières devant des machines diverses, ouvrières devant leur établi), au public de la moyenne bourgeoise qui achète le magazine, les conditions d'existence des ouvrières. Ces photographies objectivent, au sens de rendre visible, les descriptions du texte : d'où sans doute des photographies d'ouvrières attentives à leur geste, des photographies de mains au travail]. Reste que ces photographies sont en contradiction avec les pages publicitaires de la revue (manteaux de fourrure, « pin up » d'une marque de rouge à lèvres, jambes de femme dénudées pour des bas...) et avec des articles de spectacles qui sont illustrées par des photographies de danseuses, comédiennes et femmes du monde. La tension que crée cette juxtaposition n'est pas sans ambiguïté : en effet, elle produit un effet réaliste¹⁴ qui, à l'époque, consolidait sans doute la vision des ouvrières qu'avaient les lecteurs du magazine : leur conditions de travail sont dures – « heureusement que les nôtres ne sont pas comparables ! » - mais elles sourient – « ce sont, heureusement, encore des femmes ! » C'est dire que les photographies permettent à ce public, sans doute plutôt « à gauche » étant données les orientations du magazine, de « voir » la condition ouvrière, tout en faisant l'économie d'une compréhension d'une domination salariale genrée telle que la lecture des ouvrages de militantes le permettrait. En somme cette ambivalence peut à la fois informer les lecteurs et contribuer à leur donner bonne conscience, tout en consolidant, et c'est peut-être son effet principal, la représentation traditionnelle de la femme que partage sans doute le lectorat féminin et masculin de l'époque.

Le travail d'Emmanuel Berl fonctionne de la même façon. Il est, comme les photographies, marqué par l'ambivalence : il décrit les conditions de vie et de travail, comme il a été montré ci-dessus, mais il commente aussi et exprime des stéréotypes et des jugements de valeur sur les femmes. Deux exemples le montrent bien. Il ajoute comme légende d'une photographie d'une ouvrière devant sa machine « *notre civilisation androgyne veut des amazones capables d'ouvrage qui semblent incompatible avec leur sexe* ». Il revient sans cesse sur l'apparence physique des ouvrières. Il commente ainsi une photographie d'une jeune ouvrière en perles : « *un hasard heureux transformerait si facilement cette jeune ouvrière en vedette* ». Il insiste sur leur « *coquetterie*, leur maquillage : « *elles gardent leur coquetterie même à l'intérieur de l'usine. Presque toutes ont les cheveux bien arrangés, les lèvres fardées, les visages poudrés* ».

¹⁴ Bourdieu P., « *la photographie est un exemple d'expérience doxique. Si elle nous donne l'impression de l'évidence, c'est qu'elle est conforme à nos catégories de perception. Du coup elle nous fait oublier qu'elle est une construction historique et que nos catégories de perception sont historiques. Quand on dit « c'est réaliste », cela signifie que l'on a une expérience doxique ; ... on ne s'interroge pas sur les conditions de production des principes de vision, comme la tradition durkheimienne exhorte à le faire* ». *Sociologie générale, vol.2, cours au Collège de France, Paris, Raisons d'agir, Le Seuil, 2016, P783*



Photographie de Germaine Krull. Les secrétaires.

Il rappelle que si de temps à autre une de ces « belles femmes » épouse ou devient « l'amie d'un homme riche », le mariage avec toutes ses contraintes est le sort le plus probable à moins que le chômage n'oblige à pire : « *cette jeune fille à l'air gai qu'est elle devenue ? A t'elle trouvé un ouvrage qu'elle même n'espérait plus ? S'est elle engouffrée dans une maison close du côté de la Chapelle ?* » Emmanuel Berl intervient d'ailleurs avec euphémisation sur la vie sentimentale et sexuelle des ouvrières : s'il dit partager le jugement d'un contremaître « *quand même il y a ici de belles femmes !* » « *C'est vrai* » ajoute Berl, « *j'en remarque une qui ressemble à Annabella¹⁵.* » Mais s'il remarque qu' « *Un souffle d'aventure circule* », il n'en insiste pas moins sur le puritanisme ambiant et sur le respect des convenances pour souligner aussitôt que certaines veulent y échapper. Elles supportent très mal le « *manque de frivolité* » ; « *elles se sentent brimées par tant de traditions et de respect ...elles prennent en dégoût le convenable...* Deux demoiselles du téléphone m'affirment qu'elles n'en peuvent plus. Elles traînent dans Montparnasse avec deux jolis chandails tango, voudraient une aventure qui change une existence dont l'excessive discipline les fatigue. Peut-être que « *celles qui tourneront mal ne connaîtront plus de frein... une fois sur mille la grande cantatrice, mais si les choses ne tournent pas bien, Gervaise qui retombe de la petite bourgeoisie ou sa famille l'a hissée, à l'assommoir à Lantier* ». En somme la prostitution n'est jamais loin. Les commentaires de Berl laissent entendre que seules quatre possibilités d'avenir existent pour ces ouvrières : la solitude du célibat ou, pour le plus grand nombre, les contraintes de la double journée du mariage, la réussite exceptionnelle pour quelques rares élues et « le trottoir » pour les autres.

¹⁵ Vedette de cinéma célèbre qui commence sa carrière en France avant de la continuer à Hollywood.

C'est dire que Berl réussit à la fois, dans ces différents articles, une description très matérialiste des conditions de travail de ces ouvrières – le journal VU est, à l'époque, très proche d'une SFIO qui est encore en partie influencée par le marxisme - et une affirmation de jugements essentialistes sur les femmes. Elles sont ouvrières, elles produisent de la richesse en produisant des objets, dans des conditions difficiles, elles sont soumises à une exploitation patronale, mais, attention, ce sont quand même des femmes et elles demeurent, envers et contre tout, des femmes !